

# Kodiak, en terre de géants

par Marine Drouilly



Jeune femelle ourse Kodiak © Marine Drouilly

J'aime le frisson des grands départs, c'est pourquoi j'ai quitté la France un matin de juin 2010 pour l'Alaska, la dernière frontière sauvage des Etats-Unis. Je cherchais un lieu brut, une terre de wilderness. Je l'ai trouvé sur l'île de Kodiak où j'ai passé un été à étudier les ours géants.

De part sa superficie de 8 975 km<sup>2</sup>, Kodiak constitue la deuxième plus grande île des Etats-Unis après Hawaï. Malgré la présence humaine, l'archipel de Kodiak reste un lieu sauvage, un bijou de roches et de glaciers dans un écrin d'aulnes et de lupins. A Kodiak, la population travaille dur et vit principalement de la pêche dans les flots tumultueux du Pacifique Nord.

Mais Kodiak, c'est surtout 3000 ours bruns pour environ 13 700 âmes humaines. Les habitants les plus célèbres de l'archipel sont aussi les plus gros omnivores terrestres au monde : les ours bruns de Kodiak, *Ursus arctos middendorffi*, des géants bruns aux pattes de velours. Nourris par les saumons qui ont fait de l'île un paradis pour les pêcheurs, les ursidés y atteignent des proportions gigantesques,

les mâles pouvant peser jusqu'à 680 kg. La population du plantigrade sur l'île représente trois fois celle du reste des Etats-Unis. Entre mi-juillet et mi-septembre, les ours quittent les prairies d'altitude pour se rassembler autour des rivières où les remontées de saumons sont abondantes. Ces dernières sont si importantes que les ours se contentent parfois de ne manger que le ventre des femelles contenant les œufs, partie la plus riche en calories.

Le Kodiak National Wildlife Refuge, avec ses 4500 km<sup>2</sup> recouvrant les deux tiers du sud de l'île, les îles de Ban et Uganik ainsi qu'une petite partie de l'île d'Afognak, est le bastion des ours géants. L'avifaune y est également variée et abondante avec plus de 200 espèces recensées et 600 couples nicheurs de Pygargues à tête blanche. L'accès au refuge ne se fait que par bateau ou hydravion, aucune route, aucun chemin n'y mène, si ce n'est les sentiers millénaires tracés dans la haute végétation par des générations d'ours. Les paysages, constitués de prairies alpines, de zones humides mais aussi de forêts d'aulnes et de montagnes aux pentes rocheuses

escarpées, lui ont valu le surnom d'île émeraude.

A mon arrivée, une atmosphère brute et une certaine fraîcheur imprègnent l'endroit, ce lieu de montagnes et de lacs, de rivières et d'estuaires. Un paysage qui n'a rien de lisse ni de léché. Je sais que je me trouve au bon niveau, près du socle des choses, en phase avec les cycles naturels, la pluie, le vent, le soleil, la brume, les ours. Un hydravion jaune, un Beaver, décolle de la ville de Kodiak pour m'emmener, ainsi que les autres techniciens, sur une toute petite île au milieu du lac Karluk qui constituera notre point de chute pour les trois prochains mois : Camp Island. Juin à Kodiak, c'est le retour en masse des couleurs éparées des fleurs sur les débris de l'hiver, la grande étendue du jour, la fonte des neiges, les bagarres des oursons. La vie ici se partage entre soleil et brouillard, entre le cri d'un plongeon arctique et le bleu chatoyant des lupins. Nous sommes 6 techniciens de terrain à passer l'été à étudier les ours bruns autour du lac Karluk. Notre superviseur, le biologiste William B. Leacock, vérifie que nous sommes tous



Oursons devant une caméra permettant de suivre la migration des saumons © Marine Drouilly

formés et prêts à travailler en zone à ours : pose de barrières portables électriques autour des tentes, maniement d'une arme à feu – que nous n'aurons heureusement jamais à utiliser – et de répulsifs à ours, sécurité en bateau, techniques de secours en montagne... L'excitation monte.

Pour étudier les ours, il faut d'abord pouvoir les suivre et les nouvelles technologies nous y aident. Avec un avion de bush Husky, nous repérons les femelles sur lesquelles nous pouvons poser des colliers émetteurs. Ce sont le vétérinaire et les biologistes qui endorment les femelles en leur injectant un anesthésiant depuis un hélicoptère en vol. Au total, 28 femelles sont ainsi capturées fin mai/début juin après la sortie de la tanière et avant l'émergence des premières feuilles. Vingt-deux d'entre elles sont équipées de colliers GPS programmés pour enregistrer leur position toutes les heures entre le 1er mai et le 15 novembre, période d'activité de l'espèce avant qu'elle ne rentre en hibernation. Les 3 autres femelles sont munies de colliers VHF (émetteurs d'ondes radio) qui nous permettent de repérer leur présence à l'aide d'une antenne réceptrice. Pour pouvoir être reconnus de visu, les ours capturés sont munis de boucles oranges numérotées aux oreilles. Nous extrayons la première prémolaire de chaque ours que nous envoyons au laboratoire pour déterminer précisément leur âge. En effet, les ours de Kodiak constituant une population chassable, ce paramètre est très important pour la pratique d'une « chasse durable ». Quelques poils ainsi qu'un petit morceau de chair sont prélevés pour permettre des études génétiques. Enfin, chaque ours capturé reçoit un tatouage sur la face interne des lèvres inférieur et supérieur qui permettra de l'identifier en cas de décès. Ces méthodes, bien qu'invasives, sont essentielles pour une collecte de données précises qui serviront par la suite la cause des ours (voir interview plus bas). Le travail est fait efficacement, en minimisant le temps de présence auprès des ours et les vétérinaires s'assurent qu'ils ne souffrent pas.

Les ours équipés de collier, notre travail peut alors commencer. Départ à l'aube sur la piste laissée par des générations d'ours bruns, marquée comme une empreinte indélébile dans la mousse rejoignant les hautes crêtes. Je laisse un peu de mon humanité derrière moi, parce qu'il faut se faire accepter sans déranger, respecter l'animal et maintenir une

distance suffisante entre nos deux mondes. Je parcours la symphonie magique des forêts de peupliers et d'aulnes, puis les prairies d'altitude et enfin les crêtes enneigées à la recherche de signes de présence du gros mammifère : quelques tiges d'heracleum sectionnées, des racines de fritillaires déterrées, une empreinte, une crotte, une touffe de poils. Tout est bon à noter et à étudier méticuleusement. Ce travail affûte les sens, améliore l'esprit du détail, pousse à regarder sous chaque feuille, entre chaque tronc d'arbre mort, au sein de chaque cavité souterraine. Les colliers émetteurs nous donnent les positions des ours aux différentes heures de la journée. Nous nous rendons donc dans ces zones après leur passage pour y relever traces et indices de leurs activités. Les fèces permettent d'étudier le régime alimentaire, l'identification des plantes de déterminer de manière précise le type d'habitat. L'été se passe ainsi à collecter des données, à camper dans des zones sauvages et reculées, à observer les ours. De belles rencontres surviennent aussi avec les mammifères indigènes comme le renard roux, la loutre de rivière, une famille d'hermines, les campagnols nordiques qui semblent surgir de nulle part et une petite chauve-souris brune, la seule espèce de l'île, le vespertilion brun (*Myotis lucifugus*). Nous observons fréquemment le cerf sitka (*Odocoileus hemionus sitkensis*) qui a été introduit en 1924 pour des raisons cynégétiques et a colonisé toute l'île depuis. Aujourd'hui, il est en compétition avec l'ours brun dans certaines zones pour les ressources alimentaires et notamment le sureau à grappes *Sambucus racemosa*. D'autres espèces, dites envahissantes, ont été introduites sur l'île comme le lièvre variable, le castor, la chèvre des montagnes, la martre américaine et l'écureuil roux.

Les recherches menées sur l'ours de Kodiak indiquent que sa population est en bonne santé. Bien qu'il soit chassable, l'activité semble actuellement gérée et ne constitue pas une menace pour le plantigrade. Avant le XXème siècle, la chasse à l'ours servait à la subsistance des populations humaines et aux cérémonies religieuses. Puis, sous

l'occupation russe, l'ours fut chassé pour sa fourrure. Ce sont les guides de chasse qui furent les premiers à vouloir conserver les ours de Kodiak dans un intérêt économique. Aujourd'hui, un chasseur d'ours ne résidant pas en Alaska doit déboursier en moyenne 15 000 dollars et être accompagné d'un guide professionnel pour tuer un ours, à quoi s'ajoutent les frais logistiques et de transport. Depuis les années 1970, les gestionnaires de la vie sauvage maintiennent un niveau de prélèvement de 6% (environ 180 ours) de la population totale d'ours à Kodiak, tout en permettant l'essor de l'écotourisme.

Septembre, l'été touche à sa fin. Une lumière chaude, un peu fauve au-dessus des montagnes, un ciel immaculé, le reflet parfait des crêtes dans les eaux du lac. Et déjà, les feuilles de saules et de peupliers, brunes ou or, tombent délicatement sans qu'il y ait un souffle de vent. L'herbe folle paraît translucide, les baies ont mûri et forment des tapis rouges et noirs dont les ours raffolent. Ça et là se dressent encore quelques tiges de rumex de couleur rouille. Leurs graines ont été semées au vent de la fin août. Préparation en vue de l'hiver. Les ours se gorgent de baies et des restes des derniers saumons, les oiseaux accomplissent leur migration millénaire, le givre se forme chaque matin sur les bras des petites rivières qui coulent encore, comme des tresses d'eau. Il est temps de rentrer, de laisser les ours trouver une tanière où passer l'hiver à l'abri du froid mordant et aux femelles de mettre bas. La graisse brune accumulée à l'automne leur permettra de produire de la chaleur.

L'île de Kodiak constitue un environnement unique au sein duquel hommes et ours cohabitent avec succès depuis des milliers d'années. Des recherches poussées menées par l'U.S. Fish & Wildlife et l'Alaska Department of Fish & Game ont conduit à récolter de précieuses données sur l'histoire naturelle de l'espèce et ses besoins pour maintenir une population viable. A travers une gestion raisonnée et les efforts des habitants de l'île, la population d'ours de Kodiak paraît aujourd'hui en bonne santé. L'attitude des hommes continuera de conditionner la destinée des grands prédateurs. Il en est de la responsabilité de chacun d'engager une relation respectueuse avec les espèces qui l'entourent. Gageons que nous puissions faire de même avec nos ours.

**Marine Drouilly,**  
écologiste et biologiste, spécialisée en  
biologie de la conservation, technicienne  
de terrain pour le Kodiak Brown Bear  
Project en 2010.

# Interview de William B. Leacock, biologiste spécialiste des Ours Bruns au Kodiak National Wildlife Refuge :

## Depuis combien de temps travaillez-vous sur les ours bruns ?

J'ai travaillé sur les ours pendant plus de 15 ans, dans le Montana, au Kamchatka et en Alaska. J'ai pu lancer et mener le premier projet international de recherche sur l'ours brun au Kamchatka en Russie, entre 1996 et 2001.

## Avez-vous travaillé sur d'autres espèces ?

Oui, j'ai étudié les caribous et les orignaux dans le Yukon Delta National Wildlife Refuge en Alaska. J'ai également mené des études sur les petits mammifères dans les parcs de Lake Clark, Katmai et Kenai Fjords, toujours en Alaska.

Entre 1994 et 1995, j'ai mis à jour la distribution et le statut de plusieurs espèces de mammifères et d'oiseaux qui étaient soit très rares soit récemment découvertes au Laos, et ce dans le but d'identifier les zones critiques pour leur conservation.

## On entend souvent parler de grizzly. Quelle est la différence avec l'ours brun ?

Il s'agit de la même espèce. Aux Etats-Unis, on parle de grizzly pour désigner les ours bruns qui vivent à l'intérieur des terres et d'ours bruns pour les individus qui vivent le long des côtes, comme c'est le cas des ours de Kodiak. La plupart des ours vivant sur les côtes sont plus gros que ceux vivant à l'intérieur des terres, ceci étant dû à une alimentation très riche en protéines, notamment constituée

de saumons. En ce qui concerne les ours de Kodiak, du fait de leur isolement (ils vivent sur une île séparée du continent par le détroit de Shelikof) et comme il n'y a pas eu d'échange d'individus avec les ours du continent depuis le dernier âge glaciaire (entre 10 000 et 12 000 ans), on les considère comme étant une sous-espèce distincte *Ursus arctos middendorffi*. Il existe aussi des différences morphologiques et notamment au niveau des mensurations crâniennes.

## Pouvez-vous nous parler du projet de recherche sur les ours bruns de Kodiak ? Quel est son but ?

Le Kodiak National Wildlife Refuge a débuté l'étude en 2010 avec l'université d'Idaho pour comprendre la sélection des ressources et les mouvements des ours de Kodiak. Le but est de prédire les effets des changements climatiques, de l'augmentation des loisirs/activités humaines et des changements dans la disponibilité des ressources sur la viabilité à long terme de la population d'ours. Nous ne disposons pas encore de résultats car l'étude est à ses débuts. Il faudra attendre 2012 pour les premières analyses.

## Concrètement, comment allez-vous quantifier cela ?

Notre terrain d'étude est situé autour du lac Karluk. Nous développons des outils pour cartographier et suivre les ressources clés utilisées par les ours comme les saumons, les baies de sureau à grappe..., ces ressources variant dans le temps et l'espace. Il peut s'agir de caméras qu'on attache à un arbre et qui filment le nombre de saumons remontant un cours d'eau, d'identification botanique, de relevés de fèces... L'utilisation de ces outils va nous permettre de développer des modèles quantitatifs permettant de prédire l'utilisation que les ours font de l'espace ainsi que leurs mouvements en fonction de la fluctuation des ressources. Enfin, il va nous falloir évaluer comment des changements potentiels dans la disponibilité des ressources, dus aux changements climatiques, peuvent affecter l'utilisation de l'espace, les mouvements et la reproduction des ours de Kodiak. On travaille uniquement sur des femelles car ce sont elles qui s'occupent des oursons. On peut donc aisément déterminer leur succès



Femelle ourse endormie pour être équipée d'un collier émetteur GPS © Marine Drouilly

reproducteur. Pour des raisons pratiques également, on ne peut pas poser de collier émetteur sur les mâles. Leur tête possède un diamètre quasi similaire à celui de leur cou, ils perdraient donc le collier.

## Pourquoi les ours de Kodiak se portent-ils si bien ? Existence-ils des risques pour leur viabilité ?

La quantité des ressources, notamment des saumons et des baies permet aux ours de prospérer. Cependant, des risques existent pour leur conservation, notamment le développement d'activités humaines au sein de leur habitat, une dégradation ou un déclin possible de leurs ressources alimentaires et la chasse. Toutefois, ce dernier point est bien géré et ne constitue pas une menace à l'heure actuelle.

## Brièvement, que pensez-vous de la situation des ours bruns en France ?

Il s'agit d'une petite population isolée qui est donc vouée à l'extinction si elle n'est pas renforcée. Il faut donc continuer à réintroduire des ours si l'on veut obtenir une population viable tout en préservant leur habitat et en favorisant la cohabitation avec les hommes et leurs activités.